

D'UNE SUPPOSÉE CONTRADICTION DANS LA NOTION DE TEMPS BERGSON ET L'ARGUMENT DE MCTAGGART

Thomas Bourdier

(Université Bordeaux Montaigne, UMR 4574 « Sciences, Philosophie, Humanités »)

Résumé

L'argument de McTaggart contre la réalité du temps peut s'énoncer ainsi : les propriétés d'être passé, d'être présent et d'être futur sont mutuellement exclusives ; or la notion de temps exige qu'un même événement soit tour à tour passé, présent et futur ; donc cette notion est contradictoire et le temps n'existe pas. Le présent article propose une réponse d'inspiration « bergsonienne » à cet argument. Je défends (i) que la propriété « futur » n'est jamais instanciée par quoi que ce soit ; (ii) que la propriété « passé » n'est jamais instanciée par les événements eux-mêmes ; (iii) que tout événement présent produit une trace immatérielle et permanente de lui-même, et que c'est elle qui instancie la propriété d'être passé.

Abstract

McTaggart's argument against the reality of time may be enounced as follows: the properties of pastness, presentness and futureness are mutually exclusive; but a same event being past, present and future is needed for the very notion of time; therefore the notion of time is contradictory and time doesn't exist. This paper aims to suggest a "bergsonian" answer to McTaggart's argument, that is an answer inspired by the thought of Henri Bergson. I defend (i) that futureness is never instantiated by anything; (ii) that pastness is never instantiated by the events themselves; (iii) that every present event produces an immaterial and permanent track of itself, this track instantiating pastness.

1. Introduction

L'objet de cet article est de proposer une réponse à l'argument de McTaggart contre la réalité du temps (McTaggart 2000), en s'appuyant sur la pensée d'Henri Bergson. Bien qu'il ne soit pas très courant d'invoquer Bergson dans la philosophie analytique contemporaine¹, je pense que sa pensée peut apporter une contribution pertinente aux débats en cours, et en particulier dans le champ de la métaphysique du temps. Il ne s'agira donc pas ici de faire l'exégèse des textes de Bergson, qui n'a d'ailleurs jamais traité de l'argument de McTaggart, ou laissé le moindre indice qu'il en avait connaissance. Il s'agit plutôt pour moi de montrer comment la conception bergsonienne du temps, une conception que j'estime crédible et défendable, permet d'articuler une réponse pertinente au défi lancé par McTaggart dans son article séminal.

Je ne suis pas le premier à proposer une réponse « bergsonienne » à l'argument de McTaggart : Hirai (2011) et Moravec (2022) ont produit des tentatives similaires. Mais bien que je sois d'accord avec ces deux auteurs sur le principe général de la réponse à

¹ Le « bergsonisme analytique » existe pourtant bel et bien, même si on peut le considérer encore balbutiant. Cf. Dainton, 2017 ; Deppe, 2016, 2021 ; Fischer, 2021 ; Hirai, 2022, 2023, 2024 ; Moravec, 2022, 2024, 2025 ; Wolf, 2021, 2022.

donner à McTaggart, ma proposition est suffisamment différente des leurs pour justifier cette nouvelle contribution. Je signalerai plus loin (cf. note 22) mes points de divergence.

Je procède de la façon suivante. Tout d'abord, je présente l'argument de McTaggart (section 2) et les réponses qu'on lui oppose habituellement dans la littérature (section 3). Puis, dans la section 4, j'énonce la thèse que je défends et j'en souligne les implications. La section 5 offre une défense argumentée de cette thèse : c'est ici que je fais directement appel à l'argument de McTaggart. Enfin, la section 6 répond à quatre objections possibles².

2. L'argument de McTaggart

La finale de la Coupe du monde de rugby 2023 a eu lieu le 28 octobre de cette même année, au stade de France. On peut donc dire de cet événement qu'il *appartient au passé* ou, plus simplement, qu'il *est passé*. Mais si cet événement est aujourd'hui *passé*, c'est qu'il était *présent* le 28 octobre 2023 et que, avant cette date, il a été *futur*. Or ces trois propriétés (passé, présent, futur) sont contradictoires : être présent, c'est n'être ni passé, ni futur de même qu'être passé, c'est n'être ni futur, ni présent et qu'être futur, c'est n'être ni passé, ni présent. Comment alors un même événement – la finale de la coupe du monde de rugby – peut-il ainsi instancier trois propriétés contradictoires ? À première vue, il n'y a pas ici de véritable problème. En effet, un même événement n'instancie pas ces trois propriétés *en même temps*. Ainsi l'événement de votre lecture de cet article est *actuellement* présent, hier il *était* futur et demain il *sera* passé. Après tout, c'est bien le propre du temps que de permettre le changement et donc l'instanciation par une même chose de propriétés contradictoires. Une lampe allumée à un instant t peut être éteinte à un instant $t+1$. Il n'y a là rien de mystérieux. Dire que le temps permet l'instanciation par une même chose de propriétés contradictoires à deux instants différents semble un énoncé parfaitement trivial et dépourvu de sens métaphysique profond. Pourtant, dans un article de 1908 qui exerce toujours une influence extrêmement importante sur la métaphysique du temps (McTaggart 2000), le philosophe britannique John McTaggart s'appuie sur cette caractéristique du temps (savoir, que le temps permet l'instanciation de propriétés contradictoires), pour conclure à l'*irréalité* du temps, autrement dit à son *inexistence*. Le point central de l'argument de McTaggart peut être formulé de la manière suivante : dire que le temps *permet* l'instanciation par une même chose de propriétés contradictoires n'est pas juste car, en réalité, le temps *implique* cette instanciation et repose sur elle. Qu'est-ce en effet que le temps sinon le passage du présent le long de la série des événements, le fait que les événements futurs deviennent présents puis passés ? La notion de temps est alors incapable de nous donner une explication non-circulaire de l'instanciation par une même chose de propriétés contradictoires car *il se définit lui-même par une telle instanciation*, savoir l'instanciation par tous les événements des propriétés d'être passé, présent et futur. Ainsi, lorsque nous disons « il n'y a pas de contradiction parce que la finale de la Coupe du monde de rugby n'instancie pas *en même temps* ces trois propriétés », nous faisons un raisonnement circulaire puisque le temps se définit précisément par ces trois propriétés.

Examinons d'un peu plus près la structure de cet argument. L'objectif de McTaggart est de nous montrer que la notion de temps est contradictoire et que, par suite, le temps n'existe

² Je remercie Christophe Bouton pour sa relecture et ses suggestions. Une version antérieure de cet article a été discutée au « Séminaire Jeunes Chercheurs de Philosophie Argumentative » (Institut de Recherches Philosophiques de Lyon) en 2023 : je remercie les participants pour leurs remarques et leurs questions.

pas. Pour savoir s'il y a ou non une contradiction dans la notion de temps, il convient de dégager les aspects essentiels de cette notion, c'est-à-dire de préciser *ce que nous voulons dire* lorsque nous parlons de temps. McTaggart estime que le temps est une série de positions disposées dans un certain ordre. Chacune de ces positions est un *moment* du temps, et chaque moment du temps contient plusieurs événements simultanés. Ainsi le temps est-il une *série* disposant un certain nombre de *termes* dans un *ordre* déterminé. Par exemple, si nous considérons (pour simplifier) qu'une position dans la série correspond à un jour du calendrier, nous pouvons dire que le 28 octobre se situe entre le 27 octobre et le 29 octobre. Cependant, cela ne suffit pas. Pour que notre série soit une série authentiquement *temporelle*, nous devons être à même de faire certaines distinctions spécifiquement temporelles entre les termes de la série. En particulier, nous devons être capables :

- (1) de déterminer quels termes sont passés, quels termes sont présents et quels termes sont futurs ;
- (2) d'établir entre les différents termes de la série des relations d'antériorité et de postériorité.

McTaggart distingue alors deux types de séries : la série A est celle qui satisfait (1) et la série B est celle qui satisfait (2). Autrement dit, la série A est celle qui va du passé au futur en passant par le présent, tandis que la série B est celle qui va de l'antérieur au postérieur. McTaggart soutient que ces deux séries sont également essentielles au temps, c'est-à-dire que la série temporelle doit être à la fois une série A et une série B. Cependant, il défend aussi que la série A est *plus fondamentale* que la série B, au sens où la série B est *dérivée* de la série A. En effet, la distinction entre l'antérieur et le postérieur implique l'idée d'une *direction* ou d'une *orientation* temporelle. Or cette idée ne peut nous être donnée, d'après McTaggart, que par le passage du temps, passage qui consiste précisément en ce que les événements futurs deviennent présents puis passés, donc par une transition de ce que l'on peut appeler les *propriétés A* le long de la série temporelle.

Cette idée que la série A est fondamentale dans la notion de temps constitue la première prémisse de l'argument de McTaggart. La seconde prémisse énonce que la série A est contradictoire, puisque chaque terme de cette série instancie les trois propriétés A (passé, présent, futur) alors que ces propriétés sont mutuellement exclusives. Il semble incontestable que votre lecture de cet article (par exemple) instancie tour à tour ces trois propriétés. Précisément, avez-vous peut-être envie de répondre, elle les instancie *tour à tour*. Mais que voulez-vous dire lorsque vous employez cette expression « tour à tour » ? Vous voulez dire que cette lecture *était* future, qu'elle *est* présente et qu'elle *sera* passée et que, par conséquent, votre lecture de l'article n'instancie pas *en même temps* ces trois propriétés. Or, en répondant ainsi, vous ne faites que repousser la difficulté car votre « solution » repose sur la conjugaison du verbe être au passé, au présent et au futur. Tout ce que vous dites, c'est que votre lecture est présente dans le présent, future dans le passé et passée dans le futur. Mais la distinction entre passé, présent et futur (ou entre « était », « est » et « sera ») est précisément ce qu'il s'agit de démontrer. Ce genre de raisonnement implique donc soit un cercle vicieux, soit une régression à l'infini³.

³ En effet, dire qu'un même événement *était* futur, *est* présent, *sera* passé revient à postuler une nouvelle série A dans laquelle la première est contenue, et qui nous permettra de distinguer un passé du présent, un présent du présent et un futur du présent. Cette série A n'étant pas moins contradictoire que la première, il faudra en postuler une troisième pour résoudre la contradiction, et ainsi de suite à l'infini.

Une autre stratégie de réponse évoquée par McTaggart consiste à nier que la distinction entre passé, présent et futur soit un authentique aspect du temps, et à vouloir capturer l'essence du temps dans la seule série B, c'est-à-dire dans les relations d'antériorité, de postériorité et de simultanéité entre les événements. Mais McTaggart repousse cette option en avançant que les relations d'antériorité et de postériorité sont des relations immuables (il est toujours vrai que le 28 octobre 2023 précède le 29 octobre 2023, que la mort de Louis XVI est postérieure à la prise de la Bastille, etc.), et que par conséquent elles n'impliquent pas par elles-mêmes un quelconque changement. Or, sans changement, il ne peut pas y avoir de temps. Il est vrai que les relations d'antériorité et de postériorité impliquent l'idée d'une direction particulière imprimée à l'ensemble de la série. Mais, comme nous l'avons vu plus haut, cette idée de direction ou d'orientation (dans son sens spécifiquement temporel) ne peut nous être donnée que par la notion d'un *passage* du temps, s'écoulant du passé vers le futur. En ce sens, la série B suppose la série A et les relations d'antériorité et de postériorité dépendent de la distinction entre passé, présent et futur.

3. Les réponses les plus courantes

Avant d'en venir à la réponse que je propose, et pour mieux en souligner la portée, je voudrais dresser un rapide panorama des stratégies couramment adoptées pour répondre à l'argument de McTaggart. Ici je dois faire une précision au cas où mon lecteur n'est pas familier de la métaphysique contemporaine du temps. L'argument de McTaggart a eu une influence considérable sur ce champ de recherche et a largement contribué à en définir le cadre conceptuel, notamment en le polarisant autour de deux théories contradictoires : la *théorie A du temps* (qui tire son nom de la série A) et la *théorie B du temps* (qui le tire de la série B). Peu de philosophes suivent aujourd'hui McTaggart jusqu'à la conclusion que le temps n'existe pas⁴ et l'approche réaliste est plutôt majoritaire. Défendre une telle approche suppose alors de montrer que l'on est fondé à refuser la conclusion de McTaggart, ce qui peut se faire de différentes manières.

Une première famille de réponses peut donc être regroupée sous le nom de *théorie B du temps*⁵. Le principe de cette réponse est dire que les relations B (les relations d'antériorité et de postériorité) suffisent pour qu'on ait du temps. Dans cette perspective, l'orientation ou la direction du temps est donnée par ces relations⁶, sans qu'on ait besoin d'une distinction absolue entre passé, présent et futur. Celle-ci devient alors purement indexicale, au sens où l'énoncé « *x* est présent » est vrai s'il est simultané à *x* dans la série B et faux s'il ne l'est pas. De façon similaire, lorsque je dis « la finale de la coupe du monde de rugby est passée », cette proposition est rendue vraie du fait qu'elle est postérieure à la finale de la coupe du monde de rugby. L'idée d'un passage du temps se ramène donc au fait qu'il existe des relations d'antériorité et de postériorité entre les événements, ce qui peut s'interpréter en un sens éliminativiste (et dans ce cas, il y a du temps mais pas de passage du temps à proprement parler) ou en un sens réductionniste (et dans ce cas, il y

⁴ Même si cette idée connaît un regain d'intérêt pour des raisons indépendantes, tirée des recherches en gravité quantique. Voir Le Bihan (2015, 2020).

⁵ Voir par exemple Williams (1951), Smart (1963), Mellor (1980, 1998).

⁶ Que celles-ci soient elles-mêmes interprétées comme primitives ou dérivées (par exemple *via* la thermodynamique ou la causalité).

a un passage mais ce passage se réduit entièrement aux relations d'antériorité et de postériorité)⁷.

À l'inverse, la *théorie A du temps* défend que les propriétés A sont bien essentielles au temps et que les relations B ne suffisent pas à produire celui-ci. Lorsque j'affirme que « la finale de la coupe du monde de rugby est passée », la valeur de vérité de cette proposition n'est pas seulement déterminée de façon indexicale : la distinction entre passé, présent et futur ne s'épuise pas dans le contexte de l'énonciation. D'une manière ou d'une autre, le présent est *métaphysiquement privilégié* et la distinction entre les propriétés A est fondée dans l'ontologie. La théorie A semble alors vulnérable à l'argument de McTaggart, qui souligne la contradiction entre les propriétés A. Mais les théoriciens A défendent qu'en réalité, il n'y a pas de contradiction. Pour cela, ils peuvent recourir à différentes stratégies. J'évoque ici rapidement les plus courantes.

Une première stratégie appelée *présentisme* consiste à nier que les événements passés et futurs existent. Seul le présent existe, et le passage du temps consiste en l'advenue continue d'un nouveau présent à l'existence tandis que le présent précédent est détruit. Cette stratégie fait fond sur l'idée assez intuitive⁸, fameusement soulignée par saint Augustin, d'après laquelle le passé est par définition *ce qui n'existe plus* tandis que le futur est *ce qui n'existe pas encore*. Or si rien de ce qui existe n'instancie la propriété d'être passé ou la propriété d'être futur, il n'y a pas de contradiction avec le fait qu'il existe des événements présents. À proprement parler, un événement n'instancie jamais qu'une seule propriété A, à savoir la propriété d'être présent, et la série A n'est jamais constituée que d'un seul terme, le moment présent⁹. Une deuxième stratégie appelée *non-futurisme* ou *théorie du bloc en croissance* s'appuie sur la thèse de C.D. Broad (1923) d'après laquelle le passage du temps consiste dans l'augmentation continue de la somme de tout ce qui existe. Dans cette perspective, le présent et le passé existent, tandis que le futur n'existe pas. Autrement dit, le passé se conserve dans l'existence à mesure que le temps passe. Lorsqu'un événement a cessé d'être présent, il ne disparaît pas mais demeure pour l'éternité. Par conséquent, cette version de la théorie A s'expose à la contradiction, un même événement y étant présent et passé. Broad suggère qu'il est possible d'éviter cette contradiction en faisant du présent et du passé des propriétés *relationnelles*. Les événements présents sont alors *ceux qui ne précèdent aucun événement* tandis que les événements passés sont *ceux qui précèdent d'autres événements*. Comme la somme de tout ce qui existe augmente en permanence, il n'est pas contradictoire qu'un événement gagne en permanence de nouvelles relations et qu'ainsi, de présent, il devienne passé¹⁰. Enfin, une troisième stratégie est en général associée avec la théorie du *point de lumière en mouvement*. Elle consiste à admettre une infinité de séries A emboîtées les unes dans les

⁷ Voir Le Bihan, 2016, section 2.c.

⁸ Au cours de cet article, il m'arrivera d'employer les termes « intuitif » et « contre-intuitif ». Il est notoire que l'on trouve chez Bergson une théorie très spécifique de l'*intuition*. Cependant, je ne m'appuie pas ici sur cette théorie. Le terme « intuitif » désigne donc simplement ici ce que l'on est porté à croire de façon spontané, les évidences du sens commun.

⁹ Voir par exemple Prior (1972), Bigelow (1996), Markosian (2004), Bourne (2006).

¹⁰ Il peut sembler douteux que la réponse de Broad suffise à réfuter l'argument de McTaggart et les partisans de cette théorie ressentent souvent le besoin de faire appel à des explications plus sophistiquées, qui s'appuient sur la série B. Voir par exemple Tooley (1997), Correia et Rozenkranz (2018, 27-58).

autres¹¹. À chaque niveau, la distinction entre passé, présent et futur est établie relativement au niveau supérieur, ce qui permet d'éviter la contradiction¹².

4. Le principe de la solution bergsonienne : une nouvelle distribution des propriétés A

Dans cette section, je vais tenter de formuler la réponse que je propose à l'argument de McTaggart, c'est-à-dire de formuler une conception du temps qui échappe à son argument. Je ne tenterai pas de montrer, pour le moment, que nous avons de bonnes raisons de considérer cette conception comme la bonne conception du temps : je réserve cela pour la section 5. Mon but dans cette section est simplement de montrer que cette conception permet effectivement de répondre à l'argument de McTaggart tel que je l'ai exposé dans la section 2.

Le principe de la solution que je propose est le suivant : lorsque nous comprenons correctement ce qu'est le temps, c'est-à-dire lorsque nous en avons une notion adéquate, nous nous rendons compte (1) que la propriété d'être futur n'est jamais instanciée par quoi que ce soit (donc pas de contradiction de ce côté) et (2) que la propriété d'être présent et la propriété d'être passé ne sont pas instanciées par la même chose. Il ne s'agit pas simplement de dire que ces propriétés ne s'appliquent pas à la même chose *en même temps*, et donc de reconduire le raisonnement naïf dénoncé par McTaggart. Mais il s'agit de dire que l'événement présent et l'« événement » passé sont deux choses distinctes, et qu'ainsi deux propriétés A mutuellement exclusives ne s'appliquent jamais à la même chose. Plus précisément, il s'agit de défendre que ce à quoi s'applique la propriété d'être passé n'est pas un « événement » à proprement parler mais la trace qui subsiste d'un événement après que cet événement soit sorti de l'existence.

Notez bien que, à première vue, cette thèse doit vous paraître contre-intuitive. Lorsque je dis que la finale de la Coupe du monde de rugby était présente et qu'elle est maintenant passée, il semble bien que je parle du même événement : le passage du temps consiste dans le fait que les événements viennent à l'existence puis passent, sont présents puis deviennent passés. Au contraire, je défends la thèse *qu'il ne s'agit pas de la même chose*. Plus précisément, je défends que l'événement présent dans sa substantialité est voué à disparaître, et disparaît une fois qu'il n'est plus présent mais que subsiste de lui une trace d'une nature *sui generis*, différente de l'événement lui-même, et que c'est à cette trace que l'on attribue la propriété d'être passée. Fondamentalement, cela signifie que « être présent » et « être passé » ne sont pas des propriétés relationnelles ou extrinsèques, mais des propriétés *intrinsèques*, dépendantes de la nature de ce à quoi elles sont attribuées. Or nous avons naturellement tendance à interpréter les notions de passé et de présent en termes de localisation temporelle : est passé ce qui se situe dans le passé, c'est-à-dire dans cette région temporelle qui se situe avant le présent ou en amont du présent. Nous avons donc naturellement tendance à définir le passé en termes relationnels par rapport au

¹¹ Ou, à tout le moins, une infinité d'ordres de propriétés A (les propriétés A de premier ordre étant expliquées relativement aux propriétés A de second ordre, celles-ci étant expliquées relativement aux propriétés A de troisième ordre, etc.).

¹² Ainsi ce qui permet d'éviter la contradiction dans le fait que votre lecture de cet article instancie les trois propriétés A, c'est bien le fait que cette lecture *était* future, *est* présente, *sera* passée. Il s'agit d'assumer la régression à l'infini que cela entraîne et qui était soulignée par McTaggart dans son argument, en défendant qu'une telle régression permet précisément de sauver les propriétés A de la contradiction. Voir Cameron (2015, 51-68).

présent. De mon côté, j'estime que ce n'est pas une bonne manière de caractériser le passé, ou en tout cas que ce n'est pas une bonne manière de caractériser ce qu'il est *fondamentalement*¹³. Dans la perspective que je défends ici, la notion de passé est fondée dans une propriété intrinsèque de ce qui est passé, que l'on peut appeler la *passéité*. Ce qui possède cette propriété, ce n'est pas l'événement présent (on ne gagne pas la *passéité* en même temps que l'on perdrait la *présentéité*) mais la trace qui subsiste de cet événement lorsque cet événement est sorti de l'existence.

Je vais maintenant tenter de proposer un énoncé plus rigoureux de cette thèse. Pour commencer :

- (i) Un *événement* est un moment quasi-instantané d'un processus.
- (ii) La *présentéité* signifie, pour un événement, le fait d'*exister* ou d'avoir lieu ; et inversement, *exister* pour un événement signifie *être présent*.
- (iii) Pour un processus donné, il n'y a jamais qu'un événement présent/existant.

Les propositions (i)-(iii) ci-dessus correspondent à une certaine conceptualisation du présentisme, la thèse selon laquelle seuls les événements présents existent. Tous les partisans du présentisme ne seront pas nécessairement d'accord avec cette formulation : néanmoins quelqu'un qui adhère à (i)-(iii) peut *prima facie* être catalogué comme un partisan du présentisme. (i) est une définition de ce qu'est un événement qui fait entrer en jeu la notion de « processus ». Je substitue cette notion à celle de « série temporelle » de McTaggart car elle me semble présenter plusieurs avantages. Tout d'abord, elle permet d'identifier moment et événement : un moment n'est pas une collection d'événements simultanés mais est constitué par un seul événement¹⁴. Ensuite, elle est plus concrète que la notion de série temporelle, et manifeste que le temps peut être considéré à des échelles multiples : l'émission d'une lumière rouge par une lampe est un processus, mais aussi la vie d'un arbre ou l'histoire d'une nation ou bien celle de l'Univers tout entier (dont chaque état successif est alors un événement). Enfin, elle est moins déterminée que la notion de « série » au sens où cette dernière notion suggère que le temps est constitué d'éléments discontinus. Or cette discontinuité, comme on le verra, joue sans doute un rôle déterminant dans le paradoxe de McTaggart¹⁵. La notion de « processus » me paraît plus neutre à cet égard. Notez que je ne prétends pas pour le moment savoir précisément ce qu'est un processus : comme la notion de processus est liée à celle de temps, c'est précisément ce qu'il s'agit d'éclaircir, ce qui passe par une caractérisation des propriétés A – à commencer par la propriété d'être présent. Dans cette perspective, (ii) postule une équivalence, à mon avis intuitive, entre *présentéité* et *existence* et (iii) précise qu'il n'y a jamais, dans un processus, qu'un seul événement existant. Il s'agit bien d'une thèse présentiste.

Je poursuis avec le passé :

- (iv) Du seul fait de son existence, tout événement produit une trace permanente de lui-même, à laquelle est attribuée la propriété intrinsèque de *passéité*.

¹³ Cette restriction signifie qu'il est possible de parler du passé en termes relationnels par rapport au présent mais que ce discours survient sur une réalité plus fondamentale où la *passéité* est une propriété intrinsèque. Cf. sections 6.2 et 6.3.

¹⁴ Une possibilité reconnue par McTaggart (2000, 93).

¹⁵ Voir section 5.2.

(v) La trace passée de l'événement n'existe pas mais *subsiste* sur un mode ontologique qui lui est absolument propre (*sui generis*).

Cette idée de « trace passée de l'événement », postulée par (iv), vous paraît peut-être (à bon droit) mystérieuse. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'il ne s'agit pas de notre notion ordinaire de « trace ». En effet, une trace (au sens le plus courant du terme) est quelque chose de présent, qui existe, et qui renvoie à un événement passé, qui n'existe plus. Par exemple, le cratère de Chixculub au Mexique est la trace de la chute d'une météorite à la fin du Crétacé, la trace *présente* d'un événement *passé*. Au contraire, dans la perspective que je défends ici, c'est la trace elle-même qui est considérée comme passée, tandis que l'événement n'est plus et n'est donc plus susceptible d'instancier quelque propriété que ce soit. C'est là qu'intervient (v), qui porte que les traces métaphysiques dont il est question ici sont *sui generis*, c'est-à-dire qu'elles ne se ramènent à rien de connu. Si nous parlons de « trace » c'est seulement par analogie, pour exprimer le fait que l'événement produit un *x* distinct de lui-même, et que ce *x* a, par le fait même, la propriété d'être passé. Cela signifie que lorsque nous parlons d'un « événement » passé, il s'agit de notre manière ordinaire, pré-scientifique, de parler : en réalité ce n'est pas l'événement qui est passé mais sa trace. Si notre discours à propos des événements passés est valide, c'est qu'il se fonde dans (ou qu'il survient sur) la subsistance des traces de ces événements. Aussi des propositions au sujet de ces événements peuvent-elles être considérées comme vraies ou fausses bien que les événements auxquels ces propositions se réfèrent n'existent plus. Dans cette perspective, il faut comprendre que les traces dont il est question ici retiennent toute l'information de l'événement passé, et permettent ainsi de s'y référer. Le mode de cette conformité de l'événement à sa trace appartient à la nature de la subsistance, en tant qu'aspect primitif de la réalité, et est irréductible à toute explication supplémentaire¹⁶.

Je ne pense pas qu'il s'agisse là d'une conception du passé aussi contre-intuitive qu'elle puisse paraître au premier abord. Le sens commun nous dit certes que le passé n'est pas quelque chose qui existe, puisqu'il n'existe plus. Mais il est tout aussi vrai, intuitivement, que le passé présente une caractéristique qui plaide pour son existence, à savoir qu'il est fixé, définitif, irréversible. Cette caractéristique est d'autant plus frappante lorsque l'on compare le passé et le *futur*, lequel nous paraît (au moins à première vue) ouvert, précisément parce qu'il n'existe pas *encore*. La conception du sens commun apparaît donc comme contradictoire : d'une part, nous croyons que le passé n'existe plus, donc qu'il n'existe pas, ce qui devrait le mettre sur un pied d'égalité avec le futur ; mais, d'autre part, nous croyons qu'il y a une asymétrie entre le passé et le futur, puisque le premier est fermé tandis que le second est ouvert. Or je crois que, mis en face de cette contradiction, le sens commun évolue naturellement vers l'idée que le passé *existe* mais en un autre sens que le présent, qu'il constitue en quelque sorte un autre niveau ontologique que celui des événements présents. Du moins, cela correspond-il assez bien à mes intuitions. Pour exprimer cette différence de *mode ontologique*, je dis que le présent *existe* tandis que le passé *subsiste*. On peut si on veut, et à condition d'être bien conscient qu'il s'agit d'une image, se représenter l'ensemble de ces traces comme des « photographies » ou des « duplicatas » des événements, constituant une forme de mémoire automatique, attachée au processus considéré, qui enregistre son histoire à mesure qu'elle se déroule. C'est cette mémoire que nous appellerions le *passé* de ce processus, voire le passé tout court si nous

¹⁶ Voir section 6.3.

considérons l'Univers dans son ensemble comme un tel processus. Ce qui importe, c'est que ce qui est ainsi passé ne peut pas être dit *exister* au sens propre, mais seulement *subsister*.

Ici, je dois faire une précision importante. Dans sa théorie de l'objet, Alexius Meinong (2007) propose une distinction entre existence et subsistance comme deux modes ontologiques, l'existence renvoyant seulement aux objets concrets, tandis que la subsistance renvoie aussi aux objets abstraits comme les idéalités logiques¹⁷. La distinction que je propose ici n'est pas celle de Meinong. Les traces dont je parle ne sont pas des idéalités abstraites mais des entités d'un genre tout à fait spécifiques. Le passé ne consiste pas en entités abstraites telles que les haecités des choses passées (Adams, 1986) ou des ensembles de propositions décrivant tel ou tel moment du passé (Bourne, 2006). La notion de « subsistance » renvoie dans mon propos à un mode ontologique propre à ce qui est passé. De même que l'existence est le mode ontologique de l'événement présent, la subsistance est le mode ontologique *sui generis* de la trace passée d'un événement. Cette formulation est sans doute discutable. Kierland et Monton (2007) défendent que le passé constitue un aspect *sui generis* de la réalité, mais refusent de le caractériser comme ayant un mode ontologique distinct de celui du présent (495). L'une des raisons avancées est d'ailleurs d'éviter une forme de meinonganisme. Néanmoins, je ne crois pas que cette différence de formulation entre la proposition de Kierland et Monton et la mienne recouvre un désaccord essentiel¹⁸.

Le passé est donc une réalité *sui generis*, l'ensemble des traces *subsistantes* des événements passés. Dire que le passé est une réalité *sui generis* revient à dire que la subsistance est une notion *primitive* : j'entends par là une notion que l'on ne peut pas définir de façon nécessaire et suffisante, une notion qui résiste à l'analyse. Cependant qu'une notion soit primitive ne signifie pas que l'on ne soit pas en mesure de la caractériser d'une certaine manière. En particulier, la remarque suivante me semble importante :

(vi) Ce qui est passé est d'essence immatérielle (non-physique).

En effet, il me paraît intuitif que ce qui est physique ou matériel existe par le fait même : la matérialité implique nécessairement l'existence¹⁹. Dès lors (v) implique nécessairement (vi) puisque si la trace passée de l'événement était d'ordre matérielle, elle existerait et serait donc présente. Cela signifie que la production d'une trace de lui-même par l'événement présent ne doit pas s'entendre au sens de la causalité naturelle, par exemple au sens où la chute d'une météorite forme un cratère dans le sol. Et, de fait, il est

¹⁷ J'espère que le lecteur excusera cette présentation sommaire. Pour plus de détails, voir Langlet (2018).

¹⁸ Plus précisément, les auteurs défendent que le présent est constitué par l'ensemble des choses et des propriétés, tandis que le passé est une réalité primitive, distincte des choses et des propriétés (d'où le nom de *brute past presentism*, que l'on peut traduire suivant Le Bihan (2018) par « présentisme au passé primitif »). Ceci est le fondement qui fait que l'on dit que ce qui est présent *est* tandis que ce qui est passé *a été*, et non pas une distinction entre deux modes ontologiques. Sur le principe, néanmoins, cette thèse me paraît assez semblable à ma proposition d'inspiration « bergsonienne ». Dans les deux cas, il s'agit de défendre que le passé est une réalité *sui generis*, et qu'il n'est ainsi pas réductible aux catégories métaphysiques habituellement considérées par le présentisme. Par ailleurs, l'approche bergsonienne de l'expérience temporelle, exposée dans la section 5, permet à mon avis de rendre compte de l'idée (avancée par Kierland et Monton) que le passé est un *aspect* de la réalité présente (2007, 496).

¹⁹ En revanche, la réciproque n'est pas *nécessairement* vraie.

clair qu'un tel cratère n'est pas passé mais seulement présent. Si le phénomène de mémoire ontologique que je décris ici est bien une réalité, il s'agit d'un phénomène proprement métaphysique, qui ne dépend pas de la causalité naturelle et ne peut pas y être réduit. Ainsi, dans l'hypothèse où par impossible un événement ne laisserait aucune trace matérielle de lui-même (n'aurait aucun *effet* sur le présent), il n'en resterait pas moins vrai que cet événement *a été*, c'est-à-dire (si j'ai raison) qu'il subsiste une trace *immatérielle* de cet événement. Par conséquent, la cohérence de la notion de temps repose sur le fait que cette notion n'est pas réductible à des éléments physiques ou matériels. Autrement dit, le temps implique la subsistance de traces immatérielles des événements²⁰.

Enfin :

(vii) La propriété d'être futur n'est jamais instanciée par quoi que ce soit : ce qui est futur n'existe, ni ne subsiste en aucune façon.

Si la thèse formée par la conjonction des propositions (i) à (vii) ci-dessus est vraie, c'est-à-dire si elle permet de rendre compte de ce que sont effectivement les propriétés A, alors l'argument de McTaggart peut être réfuté. En effet, il n'y a pas, dans ce cas de figure, de contradiction. D'une part, la futurité n'est jamais instanciée par quoi que ce soit ; d'autre part, la passéité n'est pas une propriété des événements eux-mêmes mais de ce qui subsiste des événements. Cette position me semble correspondre à celle défendue par Bergson (2010, 2019) à propos du temps psychologique, et c'est pourquoi je l'appelle « bergsonienne », principalement (pour le moment) en référence à la distinction bergsonienne entre le souvenir-image et le souvenir pur²¹. Il est vrai que Bergson n'emploie pas le terme de « trace » au sens où je l'utilise ici (elle correspond, dans ma lecture, à son « souvenir pur »), et que cette interprétation de ses écrits ne s'impose pas forcément. Ainsi, comme je l'ai signalé en introduction, Hirai (2011) et Moravec (2022) proposent en s'inspirant de la pensée de Bergson des réponses substantiellement différentes à l'argument de McTaggart, bien qu'elles reposent sur le même principe général d'un « découplage » du suppôt des propriétés A, la passéité et la présentéité n'étant pas attribuée à la même chose²².

²⁰ Cette thèse n'implique pas de soi de rejeter le physicalisme strict en ontologie. Tout ce que je dis ici, c'est que la cohérence de la notion de temps implique la subsistance immatérielle du passé. Il ne s'ensuit pas de cela que le temps soit réel, et donc que le physicalisme soit faux. En revanche, il s'ensuit qu'on ne peut pas défendre à la fois la réalité du temps et le physicalisme strict. Autrement dit, si tant est que la conception du temps ici défendue soit la bonne, être réaliste à propos du temps implique de n'être pas physicaliste.

²¹ Bergson (2010, 147-156) distingue le *souvenir-image* (conscient et, par suite, présent) du *souvenir pur* qui est la trace *sui generis* laissée dans l'inconscient par tout ce que nous avons vécu, la remémoration consistant à produire un souvenir-image (conscient et présent) à partir du souvenir pur (le passé en tant que tel, qui lui reste toujours inconscient et ne peut pas faire directement l'objet de notre expérience). Cette explication permet de distinguer le souvenir-image de l'imagination, en ceci que le premier est l'actualisation d'un contenu mémoriel inconscient (qui est ce qu'on appelle le souvenir pur). Le souvenir pur ne se forme pas par l'affaiblissement de la perception consciente mais en diffère par sa nature : il ne vient pas *après elle* mais *en même temps*. Voir aussi Bergson (2017, 129-135). Sur la légitimité du procédé consistant à étendre au temps objectif les caractéristiques du temps psychologique, voir sections 5.1 et 6.1.

²² Hirai (dont la pensée est précisée dans Hirai 2019, 2023) s'appuie sur une distinction entre processus (présents) et événements (passés), notamment en référence à Davidson. Cette manière de faire a l'inconvénient de suggérer que le passé est constitué d'entités abstraites, ce qui à mon sens n'est pas le cas. Moravec, quant à lui, parle du passé, du présent et du futur en tant qu'ils apparaissent à la conscience (souvenir, perception, anticipation) et souligne qu'il s'agit de trois entités distinctes, car qualitativement différentes. Mais il me semble alors que l'on confond le souvenir conscient et le passé (la mémoire

Pour conclure cette section, tentons de situer la théorie portée par (i)-(vii) dans le paysage actuel de la métaphysique du temps. Il me semble clair qu'il s'agit d'une version particulière de la théorie A, c'est-à-dire de la théorie qui défend que les propriétés A sont essentielles à la notion de temps et qu'elles ne sont pas contradictoires. À première vue, cette version peut sembler se rapprocher du non-futurisme, c'est-à-dire de l'idée que le passé et le présent existent mais pas le futur. Cependant, elle porte que le passé *n'existe pas* au sens strict : il *subsiste* selon un mode ontologique qui lui est propre. Par ailleurs, elle affirme que la passéité et la présentéité ne s'appliquent pas à la même chose, alors que, dans ses formulations courantes, le non-futurisme implique que c'est le même événement qui a la propriété d'être présent puis la propriété d'être passé. Enfin, les défenseurs du non-futurisme affirment en général que le passé est matériel et qu'il forme avec le présent un bloc d'espace-temps, – d'où le nom de théorie du *bloc en croissance*. En revanche, dans la thèse exposée ci-dessus, tout ce qui est matériel est présent : le passé est forcément immatériel. Le rapprochement avec le non-futurisme est donc contestable et ne doit pas être effectué sans prudence. D'un autre côté, comme je l'ai mentionné plus haut, on peut trouver des similarités entre ma position « bergsonienne » et la théorie élaborée par Kierland et Monton (2007), appelée « présentisme au passé primitif », d'après laquelle le passé est un aspect *sui generis* de la réalité présente, encore que le schème conceptuel mobilisé ne soit pas le même (cf. ci-dessus et note 18).

5. Défense de la solution bergsonienne

La question qui se pose maintenant est la suivante : avons-nous de bonnes raisons de penser que cette thèse « bergsonienne » est vraie ? En effet, il est clair (du moins je l'espère) que la conception du temps que nous avons exposée, avec cette distribution des propriétés A entre inexistence, existence et subsistance, permet d'échapper à l'argument de McTaggart. Mais de cela, il ne s'ensuit pas qu'il s'agisse de la *bonne* conception du temps, c'est-à-dire d'une notion adéquate de *ce qu'est* le temps, et non pas d'une construction *ad hoc* taillée pour répondre à un problème philosophique particulier. C'est d'autant plus vrai que l'introduction d'un mode ontologique *sui generis* pour le passé peut ressembler à un tour de passe-passe conceptuel – la primitivité stipulée d'un tel mode le rendant irréductible à l'analyse²³. Comme telle, la solution que j'ai exposée manque sans doute de force de conviction. En revanche, si nous avons d'autres raisons (indépendantes de notre volonté de répondre à l'argument de McTaggart) de supposer que le temps suppose bien la distribution de propriétés que nous avons décrite, alors notre solution pourrait gagner en crédibilité. Je pense précisément que nous avons de telles raisons, et pour le montrer je vais à présent faire un usage plus direct de la pensée de Bergson. Comme il me semble que ces raisons sont davantage sensibles en ce qui concerne l'inexistence du futur²⁴ (un point partagé d'ailleurs par la plupart des théoriciens A), je vais me concentrer sur la question plus controversée de la subsistance du passé. L'argument que je vais avancer, en m'appuyant donc sur Bergson, est que *l'expérience personnelle immédiate que nous faisons du temps nous suggère une telle subsistance*.

inconsciente) à partir duquel ce souvenir peut se déployer ou, pour reprendre les termes de Bergson, on confond *l'image-souvenir* et le *souvenir pur*.

²³ Voir Kierland et Monton (2007, 492-494) ; Le Bihan (2018, 12) ; sur les entités primitives, cf. Benovski (2010).

²⁴ La principale étant de satisfaire l'intuition que le futur est ouvert.

5.1. Méthodologie adoptée

Il me faut d'abord partir d'une question générale. Comment pouvons-nous savoir que telle ou telle conception du temps est *la bonne* conception du temps ? Quel moyen avons-nous de l'évaluer ? Et d'ailleurs qu'entendons-nous par *la bonne* conception du temps ? Il me semble que la réponse à cette question est la suivante : la bonne conception du temps est celle qui rend compte de façon adéquate de *ce que nous voulons dire* lorsque nous parlons de temps. Une autre réponse possible (peut-être celle que vous seriez tenté de privilégier !) serait de dire que la bonne conception du temps est celle qui rend compte de façon adéquate de ce qu'est *réellement* le temps. Mais il est clair que, dans le contexte d'une réponse à l'argument de McTaggart, nous ne pouvons pas supposer qu'il y a quelque chose comme un « temps réel » puisque c'est précisément ce que l'argument cherche à mettre en question. Ce que McTaggart prétend montrer, c'est que la *notion* de temps est incohérente et que, par conséquent, le temps n'existe pas. Il s'appuie donc sur une conceptualisation rigoureuse (ou du moins qu'il estime être telle) de *ce que nous voulons dire* lorsque nous parlons de temps, et c'est sur ce terrain que je crois pouvoir lui répondre. Cependant, l'expression « ce que nous voulons dire » appelle à son tour des précisions. En effet, les hommes ont des croyances différentes sur le temps : par exemple l'un croit qu'il est possible de le remonter, tandis que l'autre tient que c'est impossible. De même, lorsque le physicien parle de temps, il n'entend vraisemblablement pas la même chose que celui qui n'est pas formé en physique. En fonction de la personne qui s'exprime et du contexte d'énonciation, *nous ne voulons pas dire la même chose* lorsque nous parlons de temps. Comment alors pouvons-nous déterminer quelle en est la *bonne* conception ?

Mon idée est simple : nous partageons tous une *notion fondamentale* du temps, mais lorsque nous parlons du temps, que nous y réfléchissons, que nous élaborons des théories à son sujet, il nous arrive de la perdre de vue. Si deux personnes entretiennent des croyances mutuellement exclusives au sujet du temps, c'est alors que l'une (au moins) de ces croyances n'est pas conforme à cette notion fondamentale. Bref, nous pouvons nous tromper sur *ce que nous voulons dire* lorsque nous parlons du temps, c'est-à-dire *attribuer à celui-ci des propriétés contraires à la notion fondamentale et commune que nous en avons*. Il s'agit alors bel et bien d'une erreur puisqu'à supposer que le temps réel (s'il existe) soit radicalement contraire à la *notion fondamentale* que nous avons du temps, alors il ne reste rien de commun entre ce que nous appelons « temps » et *le* temps : en rigueur, celui-ci (je veux parler du présumé « temps réel ») n'est plus alors du temps mais autre chose et nous devons lui donner un autre nom. La notion fondamentale de temps est ce qui rend notre concept de temps opératoire, ce qui fait que nous sommes capables de donner un sens à ce concept. Mais l'existence d'une telle notion ne signifie pas que celle-ci nous soit transparente au point que nous ne puissions pas l'oublier dans nos raisonnements, attribuer faussement au temps des propriétés incompatibles avec cette notion fondamentale et entretenir ainsi à son sujet des croyances non seulement erronées mais dénuées de sens²⁵. Autrement dit, je vais supposer ici (une supposition qui me semble crédible) que notre concept ordinaire de temps enferme un aspect essentiel qui lui donne sens, un « noyau sémantique » qui le rend opératoire. La bonne conception du temps est

²⁵ Bergson (2009) donne d'autres exemples : l'idée d'un *désordre absolu* (221-237) et celle d'un *néant absolu* (275-298) sont dénuées de sens puisque le seul désordre et le seul néant qui puissent faire sens pour nous sont un désordre et un néant relatifs. Pourtant les philosophes les font intervenir dans leurs raisonnements, par exemple l'idée d'un néant absolu lorsqu'ils se demandent « pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien ».

celle qui parvient à capturer cet aspect essentiel. Il me semble pouvoir attribuer ce principe méthodologique à Bergson, et je crois qu'il est aussi implicitement adoptée par McTaggart (2000, 94) qui estime que le temps *ne peut pas se concevoir* sans changement, ce qui signifie que l'idée de changement fait partie du « noyau sémantique » de notre notion de temps. La question se précise alors : non pas seulement « que *voulons-nous dire* lorsque nous parlons de temps ? » mais plus exactement « qu'est-ce qui *donne sens* à notre notion de temps, qu'est-ce qui fait que cette notion a du sens pour nous ? ».

5.2. Le temps comme multiplicité qualitative

Je fais intervenir ici un premier élément se rapportant à la philosophie de Bergson : ce qui rend opératoire notre concept de temps, c'est l'expérience de ce que Bergson appelle la *multiplicité qualitative*²⁶. Cette notion renvoie au fait qu'il y a, entre nos états de conscience, à la fois *continuité* et *hétérogénéité*. C'est probablement le sens interne, c'est-à-dire le flux de notre conscience (le « train » des pensées), qui nous donne le sentiment de la durée et du temps qui passe²⁷. Or le flux de la conscience manifeste deux qualités qui paraissent s'exclure. D'une part, nos états s'interpénètrent et se prolongent les uns dans les autres : le temps *s'écoule*, d'où la *continuité* de la vie consciente. D'autre part, j'ai le sentiment irréductible d'un progrès, d'un changement, d'une nouveauté permanente. À mesure que le temps passe, quelque chose d'irréversible se produit : je *vieillis*, d'où l'*hétérogénéité* de la vie consciente. Or continuité et hétérogénéité sont des propriétés qui paraissent s'exclurent. Si quelque chose est hétérogène, il est constitué d'éléments distincts, lesquels ne peuvent pas former une continuité : la continuité suppose l'homogénéité, l'hétérogénéité suppose la discontinuité. Pourtant, nous faisons bien directement l'expérience d'une réalité, le flux de notre conscience, qui manifeste à la fois ces deux propriétés. C'est pour exprimer ce caractère que Bergson forge la notion de *multiplicité qualitative*, c'est-à-dire une multiplicité qui ne peut pas s'analyser en éléments distincts (continuité) mais qui n'en est pas moins une multiplicité (hétérogénéité). Ici, il peut être utile de citer directement Bergson (2009, 1-3, je souligne) :

« Je parle en effet de chacun de mes états [de conscience] comme s'il formait un bloc. Je dis bien que je change, mais le changement m'a l'air de résider dans le passage d'un état à l'état suivant : de chaque état, pris à part, j'aime à croire qu'il reste ce qu'il est pendant tout le temps qu'il se produit. Pourtant, un léger effort d'attention me révélerait qu'il n'y a pas d'affection, pas de représentation, pas de volition qui ne se modifie à tout moment ; *si un état d'âme cessait de varier, sa durée cesserait de couler*. [...] Mais il est commode de ne pas faire attention à ce changement ininterrompu, et de ne le remarquer que lorsqu'il devient assez gros pour imprimer au corps une nouvelle attitude, à l'attention une direction nouvelle. À ce moment précis on trouve qu'on a changé d'état. La vérité est qu'on change sans cesse, et que *l'état lui-même est déjà du changement*.

²⁶ Pour la première formulation de ce concept, voir Bergson (2013, 90-96).

²⁷ On pourrait éventuellement objecter que ce sentiment pourrait venir de l'observation des mouvements extérieurs. Mais la condition d'une telle observation semble être que ma perception de la chose qui bouge évolue. Pour suivre le mouvement de la chose qui bouge, ma conscience doit elle-même être animée d'un mouvement interne. L'inverse n'est pas vrai : lorsque je fais abstraction des mouvements extérieurs, je continue à avoir le sentiment de ma durée interne.

C'est dire qu'il n'y a pas de différence essentielle entre passer d'un état à un autre et persister dans le même état. Si l'état qui « reste le même » est plus varié qu'on ne le croit, inversement le passage d'un état à un autre ressemble plus qu'on ne se l'imagine à un même état qui se prolonge ; *la transition est continue*. [...] Il est vrai que notre vie psychologique est pleine d'imprévu. Mille incidents surgissent, qui semblent trancher sur ce qui les précède, ne point se rattacher à ce qui les suit. Mais la discontinuité de leurs apparitions se détache sur la continuité d'un fond où ils se dessinent et auquel ils doivent les intervalles mêmes qui les séparent : ce sont les coups de timbale qui éclatent de loin en loin dans la symphonie. Notre attention se fixe sur eux parce qu'ils l'intéressent davantage, mais chacun d'eux est porté par la masse fluide de notre existence psychologique tout entière. Chacun d'eux n'est que le point le mieux éclairé d'une zone mouvante qui comprend tout ce que nous sentons, pensons, voulons, tout ce que nous sommes enfin à un moment donné. *C'est cette zone entière qui constitue, en réalité, notre état*. Or, des états ainsi définis on peut dire qu'ils ne sont pas des éléments distincts. Ils se continuent les uns les autres en un écoulement sans fin. »

Si la description faite par Bergson est correcte (elle l'est pour moi mais je laisse le lecteur en juger), et si l'expérience interne peut être ainsi qualifiée de *multiplicité qualitative*, si enfin on veut bien admettre que c'est l'expérience interne qui nous donne le sentiment de la durée et qui nous permet ainsi de donner sens à notre notion de temps, *alors* on peut en conclure que l'idée de multiplicité qualitative (c'est-à-dire de continuité hétérogène) constitue le « noyau sémantique » de la notion de temps et sans doute, plus largement, de toute notion de changement ou de succession. Autrement dit, si nous sommes capables de donner sens à ces idées de temps, de changement, de succession, c'est parce que nous faisons l'expérience d'une continuité hétérogène ; et, réciproquement, sans cette expérience, nous serions incapables de donner sens à ces idées. Le raisonnement de McTaggart (de même que beaucoup de raisonnements philosophiques portant sur la nature du temps) oblitère cette source sémantique, en faisant du temps une série discrète de moments sur lesquels transitent mystérieusement les propriétés A. Le « temps » dont il parle est alors une notion dénuée de sens, et son argument ne porte pas contre le temps réel, celui dont nous faisons l'expérience et auquel nous nous référons habituellement lorsque nous parlons de temps.

Deux objections (au moins !) peuvent alors se présenter. La première consiste à dire que ce n'est pas parce que notre expérience du temps se présente comme celle d'une multiplicité confuse, dont les différents éléments s'entrepénètrent, qu'il n'est pas possible (contrairement à ce que nous avons affirmé plus haut) d'*analyser* cette multiplicité, c'est-à-dire de la résoudre en éléments distincts. La confusion de nos états de conscience ne serait alors qu'une simple apparence. On pourrait ajouter que la continuité entre ces éléments distincts vient de ce qu'ils se disposent les uns à la suite des autres *dans* le temps, qui serait alors une « forme » homogène assurant la continuité de nos états de conscience : une conception qui renvoie bien sûr à Kant mais que l'on retrouve aussi implicitement dans l'article de McTaggart. Le problème, comme le souligne Bergson (2013, 75-78), est qu'en distinguant ainsi des unités discrètes au sein d'une forme homogène, nous nous retrouvons avec le schème de la coexistence spatiale et non avec de la succession. L'interpénétration des états de conscience n'est pas une qualité accidentelle de la durée vécue, mais elle est constitutive de celle-ci. La preuve en est que si nous nous représentons

une telle série discrète d'éléments, nous nous représentons de l'espace et non du temps. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle McTaggart rejette (à raison d'après moi) l'idée que nous pourrions penser le temps à partir des relations B seulement. Mais lorsque McTaggart prétend obtenir le temps par l'idée d'une *transition* des propriétés A le long de la série discrète des moments, il ne voit pas que cette transition est pensable seulement par l'expérience du sens interne, ou du moins il ne voit pas que cette expérience est essentiellement celle de l'interpénétration de nos états de conscience. Si j'ai une série discrète d'éléments, j'ai seulement une représentation spatiale immobile : il faut encore que je me représente un mouvement le long de cette série. Mais cela est impossible sans le progrès de ma conscience qui suit ce mouvement, et le progrès de ma conscience consiste en une multiplicité qualitative.

La deuxième objection est la suivante : McTaggart a prétendu montrer que le temps n'existait pas en montrant qu'il s'agissait d'une notion contradictoire puisque les propriétés A sont mutuellement exclusives. De mon côté, j'admets que les propriétés A sont mutuellement exclusives, mais j'estime néanmoins qu'il n'y a pas de contradiction. Cependant, mon raisonnement repose sur l'idée que le temps est une multiplicité qualitative, c'est-à-dire sur l'idée que le temps instancie les deux propriétés contradictoires que sont la continuité et l'hétérogénéité. Autrement dit, à supposer que nous pouvons résoudre la contradiction des propriétés A, cela se fera au prix d'une nouvelle contradiction, plus fondamentale encore. D'après cette objection, McTaggart s'est peut-être trompé sur la contradiction qui est au fondement de la notion de temps, mais il a eu raison de penser que la notion de temps est contradictoire puisque c'est ce que moi-même je suis, en définitive, obligé d'admettre. Cependant, en mettant en avant le concept de multiplicité qualitative, je ne suis pas du tout en train d'admettre que le temps est contradictoire. Il faut prendre les choses par l'autre bout : ce que l'expérience du temps nous montre, c'est que *la continuité et l'hétérogénéité ne sont pas des propriétés absolument contradictoires*. En effet, nous faisons directement l'expérience du temps, qui combine ces deux propriétés. Ce que nous pouvons dire en revanche, c'est que l'union de ces deux propriétés est difficile (voire impossible) à saisir pour la pensée abstraite²⁸. Mais face à cette difficulté, nous pouvons à tout moment nous reporter à notre expérience et voire que la contradiction supposée n'en est pas une ou, à tout le moins, qu'il s'agit d'une contradiction relative à nos cadres conceptuels et aux schèmes de notre pensée, mais non d'une contradiction *absolue*.

Dès lors, me direz-vous peut-être, pourquoi ne pas s'en tenir là et résoudre de la même façon la contradiction des propriétés A soulignée par McTaggart ? Après tout, si une stratégie de ce genre est permise, pourquoi ne pas l'employer aussi pour la supposée contradiction entre passé et présent ? Nous pourrions dire « nous faisons l'expérience que les événements présents deviennent passés, donc ces propriétés ne sont pas mutuellement exclusives, même si cela est difficile à saisir par la pensée abstraite ». Et si nous faisons effectivement une telle expérience, un tel raisonnement serait judicieux. Mais voilà : à mon avis, nous ne faisons pas une telle expérience, et c'est pourquoi nous ne pouvons pas nous en sortir ainsi. En effet, nous ne faisons l'expérience directe que du présent. Par définition tout ce qui est conscient est présent. Nous ne faisons pas l'expérience directe qu'un même événement qui était présent est devenu passé, même si nous avons tendance à le déduire de notre expérience. La contradiction particulière

²⁸ Bergson ajouterait que la raison de cette difficulté est que l'intelligence abstraite pense dans l'espace.

soulignée par McTaggart doit donc se résoudre autrement, et le raisonnement qui va suivre ne sera pas superflu.

5.3. La subsistance du passé

Il est vrai que tout ce que nous expérimentons s'expérimente *au présent*, et ainsi que nous n'expérimentons jamais le passé *en tant que tel*. Nous pouvons bien sûr nous rappeler du passé, mais le passé est alors remémoré et nous n'avons rien d'autre qu'un *souvenir présent* du passé. Mais il est vrai aussi que nos états de conscience, au lieu de se succéder comme des unités discrètes (un nouveau présent venant à chaque instant se substituer au précédent), s'interpénètrent et se prolongent les uns dans les autres. C'est le sens de la notion de *multiplicité qualitative*. Or que signifie une telle interpénétration si ce n'est que *notre passé se prolonge dans notre présent* ? La continuité dont il est question ici est celle de notre présent avec la vie passée de notre conscience. Il faut donc que, en un certain sens, notre passé nous demeure présent. Et cela, sans engendrer de contradiction. Comme l'écrit encore Bergson (2009, 2) :

« Prenons le plus stable des états internes, la perception visuelle d'un objet extérieur immobile. L'objet a beau rester le même, j'ai beau le regarder du même côté, sous le même angle, au même jour : la vision que j'ai n'en diffère pas moins de celle que je viens d'avoir, quand ce ne serait que parce qu'elle a vieilli d'un instant. Ma mémoire est là, qui pousse quelque chose de ce passé dans ce présent. Mon état d'âme, en avançant sur la route du temps, s'enfle continuellement de la durée qu'il ramasse ; il fait, pour ainsi dire, boule de neige avec lui-même. »

Et plus loin (4-5) :

« Car notre durée n'est pas un instant qui remplace un instant : il n'y aurait alors jamais que du présent, pas de prolongement du passé dans l'actuel, pas d'évolution, pas de durée concrète. [...] Du moment que le passé s'accroît sans cesse, indéfiniment aussi il se conserve. [...] En réalité le passé se conserve de lui-même, automatiquement. Tout entier, sans doute, il nous suit à tout instant : ce que nous avons senti, pensé, voulu depuis notre première enfance est là, penché sur le présent qui va s'y joindre, pressant contre la porte de la conscience qui voudrait le laisser dehors. »

Encore une fois, la description faite de l'expérience interne par Bergson me semble juste. On admettra je pense que la manière singulière que chacun d'entre nous a d'exister, de sentir, de vivre chaque moment, ce que nous appelons en somme notre « caractère » ou notre « personnalité », est le produit de toute notre histoire, de tout ce que nous avons vécu. Or dire que la totalité de notre passé se prolonge dans notre présent ne signifie pas autre chose²⁹. Cela implique que, dans l'expérience temporelle, la mémoire³⁰ joue un rôle fondamental : celui de contracter tout notre passé dans notre présent, c'est-à-dire dans

²⁹ Voir Bergson, 2010, 462.

³⁰ Précisons qu'il ne s'agit pas de la « mémoire personnelle, extérieure à ce qu'elle retient, distincte d'un passé dont elle assurerait la conservation ; c'est une mémoire intérieure au changement lui-même, mémoire qui prolonge l'avant dans l'après et les empêche d'être de purs instantanés apparaissant et disparaissant dans un présent qui renaîtrait sans cesse » (Bergson 2019, 41).

notre état de conscience³¹. Ce passé n'est pas alors présent sous la forme d'une image mentale, d'un souvenir. Il n'est d'ailleurs pas présent au sens propre, puisqu'il n'est pas l'objet d'une expérience directe, d'une thématization explicite par la conscience. Il s'agit plutôt d'un ensemble indissociable de nuances affectives qui s'entrepénètrent et infusent dans notre présent. Bien que seul le présent soit objet d'expérience, ce présent que nous expérimentons est largement informé par le passé. En ce sens, notre expérience témoigne que le passé subsiste sans pour autant que nous fassions l'expérience du passé comme tel.

La question qui se pose alors est la suivante : ce qui subsiste, est-ce l'état de conscience passé comme tel ou bien est-ce autre chose ? Dans le premier cas, nous pourrions peut-être dire que présentéité et passéité sont instanciées par la même chose. Mais la nature de la multiplicité qualitative semble exclure cette possibilité. En effet, si les états de conscience passés se conservaient tels quels, ils formeraient une multiplicité discrète. Dire qu'un état de conscience est présent puis devient passé, c'est supposer que le flux de notre vie consciente peut s'analyser en une série d'états distincts, sans perdre son caractère temporel en chemin. D'un autre côté, on explique assez naturellement la continuité de notre vie psychologique si on admet que tout ce qui est vécu laisse une *trace* de son existence *dans le présent* et informe en quelque sorte la manière dont nous vivons et ressentons ce présent. Ces traces ne forment pas une série mais se fondent dans le présent sur le mode de la multiplicité qualitative. C'est l'ensemble de ces traces que nous appelons le *passé*. Nous pouvons les caractériser, premièrement, par leur nature essentiellement *affective*, deuxièmement, par le fait que ces traces demeurent *inconscientes*.

En effet, si le passé se manifeste dans notre expérience par la manière singulière que nous avons de *ressentir* chaque moment, il ne consiste vraisemblablement pas en contenus cognitifs, mais plutôt en une dimension spéciale de notre affectivité. Dire que le passé se prolonge dans le présent, c'est dire que tout ce que nous avons vécu jusqu'à présent a un impact sur notre ressenti actuel (d'importance variable d'un événement ou d'une situation passée à l'autre³²) : le passé en tant qu'il subsiste encore n'est pas autre chose que cet impact affectif. Il me paraît également assez clair qu'ainsi entendu, le passé doit rester inconscient, c'est-à-dire qu'il est une dimension latente ou implicite de mon état de conscience. En effet, si je prends explicitement un événement passé comme objet de ma conscience, il s'agit d'un souvenir, d'une activité de remémoration, – et non pas du passé en tant qu'il se prolonge de lui-même dans mon présent³³. Cependant, le caractère affectif et le caractère inconscient ne sont pas par eux-mêmes *suffisants* pour *définir* le passé. En effet, de ce qu'un affect soit inconscient, il ne s'ensuit pas qu'il appartienne au passé. Il peut ainsi arriver qu'une situation nous rende triste ou nous mette en colère sans que nous le réalisons pleinement. C'est pourquoi la dimension inconsciente de notre affectivité ne peut pas se réduire entièrement au passé. À partir de là, je ne vois pas quels caractères particuliers nous pourrions invoquer pour obtenir une notion *nécessaire* et *suffisante* du passé. C'est pourquoi, j'en conclus qu'il s'agit d'une réalité *sui generis*, c'est-

³¹ La conception bergsonienne se rattache ainsi aux théories « mémorielles » de l'expérience temporelle. Elle est défendue sous cet angle par Wolf (2021).

³² Les événements vécus par la personne sont plus ou moins marquants. Parmi les facteurs dont on peut raisonnablement supposer qu'ils font varier cette importance : l'intensité de ce qui a été vécu, la proximité dans le temps, la durée, la fréquence d'événements semblables.

³³ Il faut donc bien distinguer la mémoire « interne au changement lui-même » qui prolonge « automatiquement » le passé dans le présent et la mémoire personnelle, active, qui remémore les souvenirs. Cf. ci-dessus, note 28.

à-dire irréductible à d'autres réalités. Nous pouvons la caractériser quelque peu mais nous ne pouvons pas la *définir*.

5.4. Le sens des propriétés A

Il s'ensuit que si la description de l'expérience temporelle que je propose est correcte, nous avons une bonne raison de supposer que la distribution des propriétés A élaborée à la section précédente l'est également. Si la notion de temps fait sens pour nous, c'est par l'expérience du flux de notre conscience, lequel se caractérise comme *multiplicité qualitative*, impliquant l'interpénétration du passé et du présent. La passéité n'est pas alors la propriété qu'aurait un événement autrefois présent d'être situé dans une certaine région d'une série « temporelle » constitué d'entités discrètes. Une telle série n'existe pas réellement. En revanche, la passéité qualifie les traces affectives latentes laissées dans la conscience par tout ce que nous avons vécu. En ce sens, et parce que le passé appartient à l'état de conscience présent, on peut dire que le passé constitue un *aspect* du présent³⁴ et que c'est ainsi qu'il *subsiste*. Nous retrouvons alors les différentes conditions que nous avons attachées à la passéité à la section précédente : une propriété intrinsèque (non-relationnelle), qualifiant une nature *sui generis* immatérielle. Ce ne sont pas les événements eux-mêmes qui sont passés mais la trace laissée par ces événements dans l'existence. Cette trace n'a d'ailleurs pas d'existence en soi, mais seulement en tant qu'elle participe du présent, en se fondant en lui sur le mode de la multiplicité qualitative : c'est pourquoi nous disons qu'elle subsiste, qu'elle a un mode ontologique qui lui est propre. Je pense à tout le moins avoir montré que la solution que je propose à l'argument de McTaggart n'est pas totalement gratuite puisqu'elle peut trouver ainsi un appui dans notre expérience.

À ce stade, une interrogation peut être soulevée : dire que le passé constitue un aspect du présent, n'est-ce pas dire tout simplement qu'il est présent ? Et alors, ne retombons-nous pas dans la contradiction soulignée par McTaggart en ce que la trace laissée par les événements serait à la fois passée et présente ? Mais il faut bien comprendre que les traces des événements ne sont pas présentes *au sens propre*, puisque la présentéité est instanciée par l'événement lui-même (c'est-à-dire l'état de conscience) et par son contenu explicite. Si donc le passé peut être dit « présent », c'est en un second sens, moins strict : non pas en tant qu'il existe pour lui-même, mais en tant qu'il subsiste *dans* le présent. Il n'est pas question ici de se demander si le passé, en tant qu'il entre dans l'événement, ne reçoit pas la même propriété d'être présent et d'exister que l'événement, comme si le mode ontologique du tout devait aussi être celui des parties. En effet, la multiplicité qualitative qui forme le présent au sens propre n'est pas obtenue par composition d'éléments, de sorte que le passé n'est pas « une partie » du présent. Vous pouvez certes dire du contenu explicite de votre état de conscience (par exemple, une sensation de faim dans votre estomac et la pensée que cet article est décidément bien long) qu'il existe et, par suite, qu'il est présent : puisque cette pensée, cette sensation, en tant que visées par votre conscience, constituent des entités distinctes au sein de votre état de conscience. On peut en dire de même d'un souvenir remémoré, qui n'est pas alors passé mais présent au sens propre. En revanche, le passé en tant que tel, distinct du souvenir remémoré, n'est pas l'objet d'une visée explicite de la conscience. C'est pourquoi je dis qu'il a un mode ontologique distinct de celui de l'existence, la *subsistance*.

³⁴ Ce qui nous ramène à Kierland et Monton (2007, 496).

Dans cette perspective, l'objection (« les traces dont vous parlez sont à la fois passées et présentes et tombent donc sous l'argument de McTaggart ») peut avoir deux sens. Dans une première acception, vous dites que la trace est présente au sens où un événement est présent. Mais ce n'est pas ce que porte la théorie que je défends ici, qui fait une distinction entre l'*existence* (de l'événement) et la *subsistance* (de la trace de l'événement). Dans une seconde acception, vous dites que la trace est présente au sens où elle informe le présent, où elle se fonde dans celui-ci sur le mode de la multiplicité qualitative et ainsi y subsiste. Mais dans ce cas, il n'y a pas de contradiction à dire que la trace est à la fois passée et présente, puisque la passéité consiste précisément dans le fait de subsister *au sein* du présent. La présentéité, en ce sens plus large, n'est pas exclusive de la passéité.

En résumé, je propose que la description suivante soit une conceptualisation adéquate du temps. Le temps est une *multiplicité qualitative*, impliquant une mémoire impersonnelle qui prolonge par elle-même le passé dans le présent. Le passé n'a alors pas d'existence par soi mais seulement en tant qu'il est un aspect *sui generis* ou une dimension qualitative du présent qui, lui, existe par soi. Une manière de décrire cette réalité est de dire que le présent *existe* tandis que le passé *subsiste*. C'est du présent que le passé tire sa subsistance. Par contraste, le futur n'est pas un aspect du présent, et en ce sens il n'existe ni ne subsiste. À partir de cette conceptualisation, on voit alors émerger une nouvelle distribution des propriétés A : la propriété « être présent » est instanciée par un événement, c'est-à-dire par ce qui existe ; la propriété « être passé » est instanciée par la trace laissée, au sein de cet événement, par les événements qui ont précédé (lesquels n'existent pas) ; la propriété « être futur » n'est pas instanciée.

6. Objections

6.1. La subjectivité du temps psychologique

Une objection massive contre tout ce qui précède pourrait se formuler ainsi : tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, c'est de montrer que le temps *psychologique* impliquait en un sens la subsistance du passé. Mais, à supposer que cette idée permette bien de répondre à l'argument de McTaggart, elle ne peut que montrer la cohérence du temps *psychologique* subjectif, et non pas celle du temps matériel objectif puisque la solution proposée ne fonctionne qu'au sein d'une conscience et suppose une *mémoire* qui prolonge le passé dans le présent. On pourrait ajouter que l'expérience temporelle n'est que l'effet de processus matériels objectifs et que, à ce titre, c'est le temps matériel objectif qui nous intéresse : c'est-à-dire en somme la réalité du temps et non pas la représentation que nous nous en faisons. À cela, je réponds que si le temps objectif diffère essentiellement du temps subjectif, alors en toute rigueur ce que vous appelez « temps objectif » n'est pas du temps. En effet, si comme je l'ai défendu la notion de « temps » ne fait sens pour nous qu'en référence à la multiplicité qualitative, il s'ensuit que le temps est *irréductiblement* psychologique. Par conséquent, de deux choses l'une. Soit le temps a une réalité objective, et il nous faut alors supposer des réalités mentales (au moins rudimentaires) à l'œuvre à tous les niveaux de la nature, jusqu'au sein des processus physiques ; soit il n'y a pas de réalité mentale en-dehors des êtres biologiques, et alors le temps n'a pas de réalité objective. Autrement dit, la réalité objective du temps suppose la vérité du panpsychisme,

une théorie aujourd'hui sérieusement considérée en philosophie de l'esprit³⁵. Traiter de ce problème dépasse le cadre de cet article. Qu'il me suffise ici de dire qu'en défendant la *cohérence* de la notion de temps, je ne défends pas la réalité objective du temps, mais seulement la *possibilité* que le temps soit une réalité objective (au sens où cette idée n'est pas de soi contradictoire). Par ailleurs, si comme je le crois, le temps est une réalité au moins subjective, quelque chose qui appartient à notre expérience, il s'ensuit qu'il s'agit bien d'une réalité. En somme, il faut distinguer trois thèses :

- (a) La notion de temps est cohérente.
- (b) Le temps est une réalité subjective.
- (c) Le temps est une réalité objective.

McTaggart nie (a) et par conséquent rejette (b) et (c)³⁶. De mon côté, j'admets (a) et (b) et je ne me prononce pas sur (c).

6.2. La multiplication des propriétés A

La deuxième objection me permettra de faire une précision importante. Il est vrai que faire de la passéité une propriété intrinsèque et *sui generis*, qui n'est pas directement instanciée par les événements eux-mêmes, permet d'éviter la contradiction entre présentéité et passéité. Cependant, la contradiction ressurgira puisque la trace laissée par un événement donné (comme votre lecture de cet article) instanciera la propriété d'être passée d'une heure, puis celle d'être passée de deux jours, puis celle d'être passée de cinq jours, etc. Il s'agit de propriétés A plus spécifiques que celle d'être passé, et que l'on peut ainsi multiplier à l'envie. Or chacune de ces propriétés, qui mesurent l'éloignement temporel d'un événement passé par rapport au présent, est mutuellement exclusive de toutes les autres : un même événement ne peut pas être à la fois passé de deux jours et passé de cinq jours. Il est l'un ou l'autre. Par conséquent, de deux choses l'une. Ou bien, nos jugements portant sur l'éloignement temporel relatif de tel ou tel événement sont dénués de fondement dans l'existence, ou bien, il faut supposer une infinité de propriétés *sui generis* (« passé d'une seconde », « passé de trois jours », « passé de cinq semaines », etc.), distinctes les unes des autres. Aucune de ces options ne me semble raisonnable. Heureusement, il y a une troisième possibilité, qui consiste à faire appel à notre bonne vieille série B, en tant qu'on peut la dériver de la multiplicité qualitative.

Nous avons vu que le passé en tant que tel n'est pas une collection d'événements mais un ensemble de nuances indissociables les unes des autres, qu'on ne peut analyser (décomposer en éléments discrets) sans lui faire perdre par là même son caractère temporel. Néanmoins, cette analyse reste possible : nous obtenons alors une série B, c'est-à-dire une série d'événements ordonnés par des relations d'antériorité et de postériorité³⁷. Cette série n'a pas par elle-même de caractère temporel. Elle n'en a que par

³⁵ Rappelez-vous que la mémoire à l'œuvre dans le passage du temps n'est pas une mémoire personnelle : le panpsychisme impliqué ici ne suppose pas que la matière soit consciente à proprement parler. Il s'agit plus probablement d'une forme de panprotopsychisme. Voir Goff, Seager et Allen-Hermanson (2022). Sur la défense du panpsychisme dans une perspective bergsonienne voir Dolbeault (2017, 2022) et Hirai (2022).

³⁶ Pour être précis, concernant (b), la conceptualisation de McTaggart ne laisse pas la place à l'idée d'une « réalité subjective » (voir 2000, 112-117) et oblitère ainsi la question de savoir comment nous pourrions faire l'expérience de quelque chose qui serait intrinsèquement *contradictoire*.

³⁷ La multiplicité qualitative ne contenant que du passé et du présent, toute une section de la série B (qui correspond au futur) sera indéterminée.

référence à la multiplicité qualitative qui la sous-tend³⁸. Par ailleurs, le découpage du passé (qui est une totalité mouvante) en événements déterminés a quelque chose d'arbitraire : nous le découpons en fonction de nos habitudes et de nos intérêts. Il ne faut donc pas croire que la série B était déjà là, telle quelle, dans la multiplicité qualitative. Elle est créée par un effort d'abstraction, et n'a pas de réalité indépendamment de cet effort : c'est un pur être de raison, qui n'a pas d'existence (ou de subsistance) réelle. Néanmoins, il faut reconnaître que la multiplicité qualitative se prête à un tel découpage, et qu'elle détermine ensuite de façon nécessaire les relations B que les événements ainsi distingués entretiennent. C'est dans cette *forme*³⁹ particulière de la multiplicité qualitative, cette disposition qu'elle possède de déterminer un ordre nécessaire lorsqu'elle est soumise à l'analyse, que repose le fondement de l'attribution à un événement d'être par exemple « passé de deux jours » relativement à un autre événement. Contrairement à la passéité en général, ce type de propriété de second ordre possède une nature intrinsèquement relationnelle. Ainsi un événement est passé de deux jours relativement à tel autre événement : par exemple, le 28 octobre 2023 est passé de deux jours relativement au 30 octobre 2023. « Passé de deux jours » est ici équivalent à « antérieur de deux jours ». Il s'agit d'une relation B qui, par nature, ne change pas, et qui tire son caractère temporel de la multiplicité qualitative dont elle est issue par abstraction. Toutes ces propriétés A se ramènent ainsi à des relations B. Ces relations étant stables et non-sujettes au changement (le 28 octobre 2023 est et sera toujours passé de deux jours relativement au 30 octobre 2023), il n'y a pas de contradiction au sein de la série B⁴⁰.

6.3. La relation entre l'événement et sa trace

Cette troisième objection est sans doute la plus difficile⁴¹. Comme nous l'avons vu (section 4), la trace *n'est pas* l'événement, elle en diffère à la fois numériquement (l'événement et la trace sont deux entités, et non une seule) et qualitativement (puisque l'événement *existe* tandis que la trace *subsiste*). Mais, d'autre part, elle retient toute l'information de l'événement : il paraît en effet nécessaire que le passé *qui subsiste* soit conforme au présent *qui a existé*, que la trace soit dans une relation de *conformité* à l'événement qui lui donne naissance. Mais comment une telle relation pourrait-elle être établie dès lors que l'événement n'existe plus ? Il semble en effet qu'une relation réelle doive s'établir entre deux termes existants ou subsistants, et donc que la relation de conformité entre l'événement et la trace soit ici impossible à établir. On peut formuler cette objection sous la forme d'un « défi sceptique » : si l'événement n'existe pas, qu'est-ce qui me prouve que la trace supposée être le fondement de toute référence à cet événement, soit réellement conforme à cet événement, c'est-à-dire au passé *tel qu'il a été* ? Qu'est-ce qui me prouve que le contenu de la mémoire ontologique que nous appelons « passé » est conforme aux événements qui lui ont donné naissance ?

Il s'agit en fait d'une variante du problème des relations trans-temporelles appliqué à ma théorie. Les relations trans-temporelles sont une difficulté rencontrée par le présentisme classique : si les événements passés n'existent pas, comment peuvent-ils entretenir des

³⁸ Voir Moravec (2022, 421-422) pour une idée similaire.

³⁹ À nouveau, nous nous retrouvons proche ici de Kierland et Monton (2007, 491-492).

⁴⁰ En revanche, une fois posée la multiplicité qualitative, la série A paraît superflue. Voir à nouveau Moravec (2022, 427-429).

⁴¹ Je remercie Géraldine Carranante de l'avoir soulevée.

relations avec le présent ?⁴² Par exemple, comment le cratère de Chixculub peut-il être l'effet de l'événement passé de la chute d'une météorite, et donc entretenir une relation de causalité avec cet événement, dès lors que cet événement n'existe plus ? Dans le cadre du présentisme « bergsonien » que j'ai défendu dans cet article, de telles relations (comme on l'a vu avec le cas des relations B) sont fondées dans la subsistance du passé, au sens où le passé (c'est-à-dire l'ensemble des traces subsistantes des événements) est déterminé de telle manière qu'un énoncé comme « le cratère de Chixculub a été causé par la chute d'une météorite » est vrai. En ce sens, les relations trans-temporelles n'impliquent pas l'existence de leurs termes passés. Néanmoins une question demeure. Qu'est-ce qui rend vrai des énoncés comme « la trace subsistante de l'événement est conforme à cet événement ? » ou « la trace subsistante de l'événement est liée métaphysiquement à cet événement ? ». Le problème est que l'ensemble des relations trans-temporelles supposerait, dans mon hypothèse, une relation d'un genre très particulier, qui semble être elle-même une forme spéciale de relation trans-temporelle, celle qui relie les traces aux événements dont elles sont les traces, le passé *en tant qu'il subsiste* (en tant qu'il est un *aspect* du présent) au passé *en tant qu'il n'existe plus*. Mais qu'est-ce qui fonde cette relation elle-même ?

La réponse que je propose, c'est que cette relation trans-temporelle fondamentale ne soit pas traitée de façon *totale* différente des autres relations trans-temporelles entre présent et passé, au sens où elle doit être considérée comme étant elle-même fondée dans les traces passées des événements. Autrement dit, la proposition « l'événement *x* a produit cette trace passée » est rendue vraie par le fait que la trace est déterminée de telle manière qu'elle rend vraie cet énoncé. De même, la proposition « la trace passée de l'événement *x* est conforme à l'événement *x* » est rendue vraie du fait que la trace en question est déterminée de telle manière qu'elle rend vraie cet énoncé. Il existe cependant une différence entre des propositions de ce type (concernant la relation entre l'événement et sa trace) et les autres relations trans-temporelles. En effet, les relations trans-temporelles ordinaires sont marquées par une certaine contingence métaphysique, au sens où elles auraient pu ne pas être : par exemple, il est contingent qu'un cratère ait été formé par la chute d'une météorite (nous pouvons concevoir d'autres façons dont ce cratère aurait pu être formé). En ce sens, il est contingent que le passé soit déterminé de telle manière que la proposition « ce cratère a été formé par la chute d'une météorite » soit vraie, ou bien de telle manière que cette proposition soit fausse. En revanche, la relation trans-temporelle entre l'événement et sa trace est *nécessaire*, elle tient à la nature du passé, c'est-à-dire de la subsistance. Autrement dit, le passé (l'ensemble des traces subsistantes des événements) est *nécessairement* déterminé de telle manière qu'il fonde la vérité d'énoncés comme « l'événement *x* a produit cette trace » ou « cette trace est conforme à l'événement *x* ». Il n'est pas métaphysiquement possible qu'il en soit autrement. En soi, cette propriété qu'a le passé (de fonder la vérité de telles propositions) appartient à sa nature, en tant que le passé est un aspect *sui generis* de la réalité, et n'appelle pas d'explication supplémentaire. Elle relève de sa primitivité.

Revenons sur la formulation de l'objection comme un défi sceptique : qu'est-ce qui me prouve que le passé qui subsiste (et qui *est* en ce sens) est conforme au passé qui *a été* ? Dans la perspective de cet article, le fait même que l'objection puisse être formulée dépend de la subsistance du passé. En effet, au niveau fondamental, le passé qui a été n'est pas : il

⁴² Voir Bigelow (1996).

n'y a qu'un seul passé, celui qui subsiste. Ce que fait l'objection, c'est de comparer ce passé fondamental constitué des traces des événements à un passé de second ordre (appelons-le passé*) constitué des événements eux-mêmes⁴³. Or le passé* n'existe, ni ne subsiste en aucun sens du terme. La propriété de passéité* n'est jamais instanciée par aucune réalité. Le passé* est un être de raison obtenu par abstraction à partir de l'analyse de la multiplicité qualitative, constituant une série B à partir de celle-ci. Le passé* a alors un sens purement relationnel et indexical. Ce n'est pas le passé réel mais une forme de reconstruction de celui-ci, expurgée de son caractère temporel (cf. section 5.2). Cela ne veut pas dire que l'objection est dénuée de sens ou qu'un discours qui compare l'événement passé* et sa trace passée ne puisse avoir aucune valeur de vérité (auquel cas le présent article serait superflu puisqu'il évoque constamment de telles relations). Mais cela veut dire que la valeur de vérité de ce discours (comme du discours portant sur les relations B) dépend ultimement des déterminations que lui imposent la nature du passé. Et la nature du passé est telle que des propositions comme « la trace est reliée causalement à l'événement dont elle est la trace » ou « la trace est conforme à l'événement dont elle est la trace » sont nécessairement vraies.

6.4. Le passé en tant qu'objet de la pensée et du discours

Une quatrième objection s'énonce ainsi : lorsque je pense à un événement passé ou lorsque j'y fais référence dans mon discours, c'est à cet événement que je pense et non à une supposée « trace métaphysique » de cet événement⁴⁴. Cette objection a à voir avec la résistance naturelle que le sens commun oppose, en première instance, à la théorie exposée dans cet article (voir section 4). Pour reprendre l'exemple de la finale de la Coupe du monde de rugby, si j'ai assisté au match et que je m'en souviens, il me semble que c'est bien le même événement qui était l'objet de ma perception et qui est maintenant celui de ma mémoire. Lorsque je discute du match avec mes amis, c'est bien à l'événement passé que je fais référence, et non pas à la trace métaphysique qui subsiste de cet événement. Ma pensée, mon discours sont intentionnels : ils visent un objet particulier, avec ses propriétés. Or si je dis que « le match était intense », c'est de toute évidence le match lui-même qui est visé. La théorie que je propose ne parvient donc pas à rendre compte de la *référence* des pensées et des énoncés portant sur les événements passés, précisément parce que ceux-ci portent sur les événements passés. Or si nous substituons les traces subsistantes des événements passés aux événements passés eux-mêmes (qui n'ont aucune espèce d'existence), il s'ensuit que ce qui est supposé servir ainsi de référence à un énoncé comme « le match était intense » n'est pas disponible, et que l'énoncé, échouant à faire référence, est alors dénué de sens. Cette difficulté, à nouveau, est commune à toutes les formes de présentisme : si le passé en tant que tel n'existe pas, comment pouvons-nous y faire référence ? En reprenant la distinction faite précédemment entre le passé et le passé*, nous pouvons dire que nous voulons pouvoir faire référence au passé*, alors que tout ce que nous offre la théorie bergsonienne est de pouvoir faire référence au passé. En ce sens, l'approche bergsonienne que je propose ne parviendrait pas à rendre compte d'un aspect fondamental de notre notion commune de temps, à savoir qu'elle nous permet de faire référence à des événements passés.

Ma réponse repose sur le même principe que celle qui a été donnée à l'objection portant sur les relations trans-temporelles : au fond celles-ci sont un cas particulier de ce qui est

⁴³ Sur une distinction similaire entre deux sens du mot « passé », voir Kierland et Monton (2007, 496).

⁴⁴ Je remercie Christophe Bouton de l'avoir soulevée.

ici la difficulté générale, à savoir la faculté que nous avons de penser au passé*, de parler du passé* et de porter des jugements sur le passé*. Ainsi, de même qu'une relation trans-temporelle peut être fondée dans la réalité alors même que l'un ou plusieurs de ces termes n'existe plus, de même, de façon générale, un énoncé ou une pensée peut faire référence à quelque chose qui n'existe plus *s'il y a dans la réalité quelque chose qui puisse fonder la valeur de vérité de cet énoncé ou de cette pensée*. Or si l'approche du temps que j'ai exposé est juste, la réalité du temps requiert la subsistance du passé, laquelle est à même de fonder la valeur de vérité des énoncés et des pensées portant sur le passé*. Cela signifie qu'un énoncé comme « le match était intense » parvient à faire référence même si le match n'existe plus, parce que sa valeur de vérité est fondée dans la trace métaphysique permanente qui subsiste de ce match.

7. Conclusion

Dans cet article, j'ai voulu proposer une solution « bergsonienne » à l'argument de McTaggart. Cette solution repose sur l'idée que la *présentéité* et la *passéité* ne sont pas instanciées par la même chose (la *futurité* n'étant jamais instanciée par quoi que ce soit, un point que je n'ai pas discuté ici). Pour cela, il nous faut distinguer l'événement lui-même de la trace immatérielle et *sui generis* que cet événement laisse dans l'existence. J'ai défendu que nous avons de bonnes raisons d'accorder du crédit à cette solution en m'appuyant sur une généalogie empiriste de la notion de temps : d'après Bergson, celle-ci ne fait sens pour nous qu'en référence à l'expérience de la multiplicité qualitative, laquelle suppose que le passé *subsiste* dans le présent. J'ai cherché à montrer que ce qui subsiste alors n'est pas l'événement qui a été présent mais la trace immatérielle et *sui generis* de celui-ci, fondant ainsi directement dans l'expérience la solution que je défends. J'ai précisé, pour finir : (i) que dans la perspective exposée ici, la réalité objective du temps dépend de la vérité du panpsychisme, c'est-à-dire de l'idée qu'il existe des réalités mentales au sein des processus physiques ; (ii) que la série B pouvait trouver sa place dans ce système, celle d'un produit de l'abstraction dérivé de la multiplicité qualitative et dépourvu d'existence réelle ; (iii) que le discours portant sur la relation entre l'événement qui n'existe plus et la trace qui subsiste de lui est fondé dans la nature et les déterminations de cette trace elle-même ; (iv) que de façon générale, notre faculté de faire référence à des événements qui n'existent plus est fondée dans la subsistance des traces de ces événements.

Bibliographie

- Adams R. M., « Time and Thisness », in *Midwest Studies in Philosophy*, vol. 11 n°1, 1986, p. 315-329.
- Benovski J., « Relational and Substantial Ontologies, and the Nature and the Role of Primitives in Ontological Theories », in *Erkenntnis*, vol. 73, 2010, p. 101-121.
- Bergson H., *L'Évolution créatrice*, Paris, PUF, 2009.
- Bergson H., *Matière et mémoire*, Paris, PUF, 2010.
- Bergson H., *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, PUF, 2013.
- Bergson H., « Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance », in *L'énergie spirituelle*, Paris, PUF, p. 110-152, 2017.
- Bergson H., *Durée et simultanéité*, Paris, PUF, 2019.
- Bigelow J., « Presentism and properties », in *Philosophical Perspectives*, vol. 10, « Metaphysics », 1996, p. 35-52.

Bourne C., *A Future for Presentism*, New York, Oxford University Press, 2006.

Broad C. D., « The General Problem of Time and Change » in *Scientific Thought*, New York, Harcourt, Brace and Co, 1923, p. 53-84.

Correia F. et Rozenkranz S., *Nothing to Come. A Defense of the Growing Block Theory of Time*, Cham (Suisse), Springer, 2018.

Dainton B., « Bergson on Temporal Experience and *Durée Réelle* », in I. Phillips (éd.), *The Routledge Handbook of Philosophy of Temporal Experience*, Londres et New York, Routledge, 2017, p. 93-106.

Deppe S., « The Mind-Dependence of the Relational Structure of Time (or : What Henri Bergson Would Say to B-theorists) », in *Kriterion – Journal of Philosophy*, vol. 30, n°2, 2016, p. 107-124.

Deppe S., « Combining Tense and Temporal Extension: The Potential of Bergson's 'Qualitative Multiplicity' for Conquering Problems of (Analytic) Time Metaphysics », in *Bergsoniana*, vol. 1, 2021, p. 33-50.

Dolbeault J., « Laws of Nature or Panpsychism ? », in *Journal of Consciousness Studies*, vol. 24, n°1-2, 2017, p. 87-110.

Dolbeault J., « Panpsychism in Bergson and James », in *Bergsoniana*, vol. 2, 2022, p. 155-176.

Fischer F., « Bergsonian Answers to Contemporary Persistence Questions », in *Bergsoniana*, vol. 1, 2021, p. 51-68.

Goff P. Seager W. et Allen-Hermanson S., « Panpsychism », in E. N. Zalta (éd.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2022.
<https://plato.stanford.edu/archives/sum2022/entries/panpsychism/>

Hirai Y., « Les événements changent-ils ? Bergson contre McTaggart », article en ligne, 2011. https://www.academia.edu/28060154/Les_%C3%A9v%C3%A9nements_changent_ils_Bergson_contre_McTaggart_2011_.

Hirai Y., « Event and Mind : an Expanded Bergsonian Perspective », in D. Kreps (éd.), *Understanding Digital Events. Bergson, Whithead and the Experience of Digital*, 2019, p. 45-58.

Hirai Y., « Bergson on Panpsychism », in *Parrhesia*, vol. 36, p. 137-157, 2022.

Hirai Y., « What is the "thickness" of the present? Bergson's dual perception system and the ontology of time », in Y. Hirai (éd.), *Bergson's Scientific Metaphysics. Matter and Memory Today*, Londres, Bloomsbury, 2023, p. 117-132.

Hirai Y., « Does Time Have a Speed ? Time Qualia and Bergson's *Durée* », in *Sintese Revista de Filosofia*, vol. 51, n° 160, 2024, p. 245-270.

Kierland B. et Monton B., « Presentism and the Objection from Being-Supervenience », in *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 85, n°3, 2007, p. 485-497.

Langlet B., « Meinong (GP) », in Maxime Kristanek (éd.), *L'Encyclopédie philosophique*, 2018. <https://encyclo-phil.fr/meinong-gp>.

Le Bihan B., « The Unrealities of Time », in *Dialogue : Canadian Philosophical Review*, vol. 54, n°1, 2015, p. 25-44.

Le Bihan B., « Temps (A) », in Maxime Kristanek (éd.), *L'Encyclopédie philosophique*, 2016. <https://encyclo-phil.fr/temps-a>

Le Bihan B., « Contre les défenseurs du présentisme par le sens commun », in *IGITUR - Arguments Philosophiques*, vol. 9, n°1, 2018, p. 1-23.

Le Bihan B., « String Theory, Loop Quantum Gravity and Eternalism », in *European Journal for Philosophy of Science*, vol. 10, art. 17, 2020.

Markosian N., « A Defense of Presentism », in D. W., Zimmerman, *Oxford Studies in Metaphysics. Volume 1*, Oxford, Oxford University Press, 2004, p. 47-82.

- Mellor H., *Real Time*, New York, Cambridge University Press, 1981.
- Mellor H., *Real Time II*, New York, Routledge, 1998.
- McTaggart J. E., « L'irréalité du temps », tr. fr. S. Bourgeois-Gironde, in S. Bourgeois-Gironde, *McTaggart : temps, éternité, immortalité (suivi de trois essais de John McTaggart)*, Paris, L'éclat, 2000, p. 91-117.
- Meinong A., « Sur les objets d'ordre supérieur et leur rapport à la perception interne », tr. fr. G. Fréchette, in D. Fisette et G. Fréchette (éd.), *À l'école de Brentano : De Würzburg à Vienne*, Paris, Vrin, 2007, p. 261-342.
- Moravec M., « A Bergsonian response to McTaggart's paradox », in M. Sinclair et Y. Wolf (éd.), *The Bergsonian Mind*, New York et Abingdon, Routledge, 2022, p. 417-431.
- Moravec M., *Henri Bergson and the Philosophy of Religion. God, Freedom and Duration*, New York et Abingdon, Routledge, 2024.
- Moravec M., « Analytical Bergsonism », *Continental Philosophy Review*, vol. 58, 2025, p. 227-245.
- Oaklander L. N., « Temporal Phenomena, Ontology and the R-Theory », *Metaphysica*, vol. 16, n°2, 2015, p. 253-269.
- Prior A. N., « The Notion of the Present », *Studium Generale*, vol. 23, 1972, p. 245-248.
- Smart J. J. C., « The Space-Time World » in *Philosophy and Scientific Realism*, Londres et New York, Routledge, 1963, p. 131-148.
- Tooley M., *Time, tense and causation*, Oxford, Clarendon Press, 1997.
- Williams D. C., « The Myth of Passage », *The Journal of Philosophy*, vol. 45, n°15, 457-472, 1951.
- Wolf Y., « "A Memory within Change Itself." Bergson and the Memory Theory of Temporal Experience », *Bergsoniana*, vol. 1, p. 13-32, 2021.
- Wolf Y., « Bergson on the immediate experience of time », dans M. Sinclair et Y. Wolf, *The Bergsonian Mind*, New York et Abingdon, Routledge, p. 55-71, 2022.